

FRANÇOIS JONQUET

« tout est faux et tout est vrai »

interview par Catherine Millet

François Jonquet, *De plomb et d'or*
Sabine Wespieser, 248 p., 22 euros

De plomb et d'or de François Jonquet est un roman initiatique et satirique sur le milieu de l'art contemporain avec, en filigrane, un portrait de Christian Boltanski et d'Annette Messager.

■ Alors que vous êtes critique d'art depuis longtemps, que vous avez réalisé de nombreux entretiens avec des artistes, notamment ce livre référence avec Gilbert & George (2004), ce roman est le premier qui se déroule entièrement dans le milieu artistique, avec artistes, marchands et collectionneurs comme protagonistes. Y songiez-vous depuis longtemps ? Chaque fois que je finis un livre, je me dis, c'est le dernier. Le précédent, *Je veux brûler tout mon temps* [Seuil, 2018], s'achevait par la tragédie qui a balayé l'actrice et activiste Valérie Lang, ma meilleure amie, disparue à 47 ans. Un livre difficile à écrire avec, à la fin, le suspens des autorisations de Jack et de Monique Lang, ses parents. Le livre achevé, j'ai pensé réaliser un documentaire. J'en avais déjà écrit un sur le Palace et son époque, l'expérience m'avait plu. Il se trouve que j'ai su tôt que le Centre Pompidou avait proposé une rétrospective à Christian Boltanski. Je suis allé le voir à Malakoff pour lui proposer de faire à cette occasion un documentaire sur lui. Il m'a répondu que son vieil ami Alain Fleischer y travaillait déjà. Mais il m'a appris alors qu'il aimait mon livre sur l'acteur Daniel Emilfork [Daniel, 2008] et qu'il lui avait donné une idée : faire un film avec les grands personnages de sa vie. Pour référence, il avait en tête les retrouvailles de Jean Renoir et de Michel Simon, sous l'œil de Jacques Rivette [Michel Simon, la direction d'acteur, 1967] diffusées dans l'émission *Cinéma, Cinémas*. Il a souhaité commencer avec Sarkis, on a fait un essai, une journée de tournage, mais le courant entre les vieux amis ne passait plus vraiment. Il a renoncé au projet. Durant cette période, il m'a aussi raconté son extraordinaire aventure avec la galeriste Ileana Sonnabend – qui l'a découvert. J'y ai beaucoup repensé, en regrettant que ça ne voit pas le jour. Mais comme disent Gilbert & George, d'un mal sort un bien. C'est en quelque sorte l'esprit d'escalier qui a fait naître *De plomb et d'or*.

L'élément déclencheur de ce livre a été Donald Trump. Chaque jour de sa présidence, j'avais le sentiment qu'il me faisait descendre une marche vers l'abjection. Ça m'a donné envie d'écrire quelque chose d'engagé sur les monstres engendrés par le capitalisme, par notre époque. Depuis des années, j'assistais à la dérive du monde de l'art déboussolé par l'argent. Des livres-documents en avaient déjà fait le constat. « Ça ferait un formidable roman, me suis-je dit, et si je trouve le moyen de raconter une histoire, elle touchera au-delà du monde de l'art. » Alors j'ai lu *la Carte et le Territoire* (2010) de Michel Houellebecq, juste pour voir si le livre que je projetais d'écrire avait déjà été fait. Son propos étant tout autre que celui que j'avais en tête, la voie était libre en quelque sorte. Par ailleurs, quelque chose m'avait bien plu dans l'ouvrage : l'auteur utilisait ponctuellement Frédéric Beigbeder et Teresa Cremer [éditrice de Michel Houellebecq aux éditions Flammarion] sous leur nom, dans leur propre rôle. Je me suis dit : « Pourquoi ne pas faire ça en grand ? » M'est revenue l'histoire de Sonnabend, qui allait devenir dans le livre le symbole des années d'or du monde de l'art d'après-guerre. Je suis allé voir Boltanski pour lui demander s'il accepterait d'être un personnage de roman. C'était à l'époque où il cherchait à devenir un mythe... Je n'avais aucun doute : il a dit oui tout de suite. Alors, je l'ai interviewé sur ses années d'enseignant aux Beaux-Arts, afin de les restituer dans le roman, puisqu'une partie du livre est consacrée aux Beaux-Arts de Paris, à l'époque où Annette Messager et lui y enseignaient. Je l'ai aussi interrogé sur l'œuvre qu'il a faite à partir de la carcasse d'un avion pour le Museo per la Memoria di Ustica de Bologne... Avec Annette Messager, les choses ont été plus implicites. Tous les deux m'ont envoyé vers leurs étudiants.

COULISSES DES COULISSES

Plusieurs de vos ouvrages sont construits à partir d'une personnalité réelle que vous avez connue : l'acteur Daniel Emilfork pour *Daniel*, Jenny Bel'Air, physionomiste du Palace pour *Jenny Bel'Air, une créature* (2001), la comédienne Valérie Lang pour *Je veux brûler tout mon temps*. Et aujourd'hui Annette Messager et Christian Boltanski. Comment expliquez-vous cette nécessité d'une écriture passant par le portrait ? De

plomb et d'or n'est-il pas le livre où la fiction s'approprie vraiment le portrait ? Ces grands personnages ont été déterminants pour moi, et j'ai eu envie de les raconter. Daniel Emilfork, Jenny et Gilbert & George m'avaient chacun proposé d'écrire sur eux. Pour Daniel et Valérie Lang, leur mort a été le déclencheur. Dans ces livres-portraits, j'apparaissais en creux, et leur être se dessine dans l'intimité de notre relation. L'un de leurs points communs est qu'ils sont des artistes ayant traversé leur époque avec panache. Avec Jenny, c'étaient les années Palace, la libération gay, et le sida. Avec Valérie, les années Lang, celles qui ont précédé l'arrivée de François Mitterrand, l'élan de 1981 puis la retombée. Daniel et Gilbert & George, eux, ce sont des traversées.

Alors, oui, cette fois et pour la première fois, deux personnalités, Annette Messager et Christian Boltanski se glissent dans la peau de personnages de roman. Mais là encore, j'ai tenté de les faire vivre au plus près de ce que je savais d'eux. C'est le portrait d'un couple, aussi. Annette Messager a résumé le livre en une phrase : « Tout est faux et tout est vrai. »

Lisant votre satire du monde de l'art contemporain, on pense en effet à *la Carte et le Territoire* de Michel Houellebecq dont un extrait, d'ailleurs, surgit brusquement dans les dernières pages. Mais votre satire, nourrie de votre parfaite connaissance de l'art et de son milieu, s'inscrit dans une perspective historique. Surtout, l'aspect satirique use moins de la caricature qu'il ne vampirise le réel. Inutile de caricaturer un monde qui est devenu par bien des aspects tristement caricatural. Ma seule règle a été de rendre l'histoire la plus réaliste possible. Par exemple, on m'a fait visiter de fond en comble les Beaux-Arts, et j'y suis retourné plusieurs fois seul pour bien ressentir les lieux. Pareil pour l'hôpital de la Pitié Salpêtrière, dans lequel le père du jeune narrateur, victime d'un AVC, est hospitalisé. Avant de visiter la chapelle – lieu fondateur où le narrateur sera foudroyé par une installation de Boltanski qui déterminera sa vocation –, j'ai déambulé dans les rues du complexe hospitalier. Et j'ai découvert que le pavillon des AVC portait le nom du docteur Babenski... Babenski... Boltanski... à un moment où l'ado-



lescent s'accroche à tous les signes, il ne fallait pas plus que ce hasard pour qu'il se fasse destin. Il se trouve que je suis traversé en permanence par de nombreuses coïncidences. Mais là, ça se passait à l'intérieur même de l'écriture. Enfin, j'ai eu la chance qu'une personnalité du monde de l'art, qui souhaite rester anonyme, détaille pour moi les liens délectables qui unissent les stars du marché à leurs galeristes. Leur manière retorse de *satiser* ceux qui les vendent. Elle m'a raconté sa technique de vente, et m'a appris que les employés de certaines galeries ne parlaient plus entre eux de collectionneurs, mais de clients. En plus de trente ans, j'ai eu l'occasion de fréquenter les coulisses du monde de l'art – beaucoup avec Gilbert & George. Mais, grâce à cette « gorge profonde », j'ai eu accès aux coulisses des coulisses. Elles sont crues. En multipliant le nombre de leurs antennes dans le monde, les galeries démulti-

plient les frais fixes. L'argent doit rentrer à toute force. Ce vertige contamine les artistes.

CONSTRUIRE SON MYTHE

Partagez-vous l'opinion de Christian Boltanski qui veut que tous les artistes soient « méchants », et cette autre assertion de lui, après André Breton, à savoir que tous doivent construire leur mythe ? Son père avait connu André Breton dans ses jeunes années. Quand Christian Boltanski, qui est autodidacte, a transformé le grenier de la maison familiale en atelier et a commencé à peindre, son père l'a envoyé voir ce maître. Breton lui a dit : « Vous avez l'air gentil. Ne devenez pas artiste, ils sont tous méchants, c'est un sale milieu. » Parfois, il vaut mieux ne pas faire la connaissance d'un artiste dont on admire l'œuvre ! Mais je n'en ai pas rencontré de véritablement méchants. Ils ne sont pas tendres entre eux,

mais face à quelqu'un qui va écrire quelque chose sur leur travail, ils sont en général dans la séduction. À la notable exception de Louise Bourgeois. Les après-midis du dimanche, dans sa maison de Chelsea où des artistes lui soumettaient leur travail dans l'espoir d'un coup de pouce de sa part, étaient des rituels où se déchaînait la cruauté. Ce souvenir nuit désormais à ma perception de son œuvre. Construire son mythe était l'obsession de Boltanski dans ses dernières années. C'est la raison d'une œuvre en Patagonie censée imiter le cri des baleines. Il m'a dit : « Dans des années, j'aimerais qu'on dise qu'un vieux fou a parlé des origines du temps avec les baleines. » Grand artiste, il ambitionnait de dépasser les frontières de l'art, d'aller vers le mythe, et il le disait. Sa franchise désarmante faisait partie de son charme. ■

François Jonquet. (© Carole Bellaïche)